Inédit

Peut-on considérer avec le même détachement les récits des témoins encore vivants de drames sociocidaires comme les camps de concentration nazis ou soviétiques? Sans doute pas, même si certains auteurs, par exemple Boris Chiriaev dans une surprenante épopée du tout premier camp du goulag, **La Veilleuse des Solovki**, où le lecteur fait connaissance avec l'"éloignement" (quel euphémisme!) des premiers intellectuels qui n'admettaient pas toutes les "conquêtes" de la révolution. Qu'ils aient eu tort ou raison n'importe pas ici. Impossible de jouer les censeurs à ce stade. Le camp installé dans un vieux monastère des îles Solovki, du côté de la Mer Blanche, mettait à ses débuts ensemble des intellectuels, du clergé et des droits communs, mais les premiers ont pu encore, jusqu'en 1925 lorsque le régime a enfin compris les "avantages économiques" du travail forcé et que les camps ont glissés vers l'extermination par les conditions de travail impossibles. Chiriaev raconte comment les intellectuels ont pu résister dans des conditions innommables en restant eux-mêmes et en organisant même un théâtre, en publiant des journaux, dans une effervescence artistique encore possible dans ces quelques années d'avant 1925. L'auteur, condamné deux fois à mort, n'a pu quitter la Russie qu'en 1944 après des déportations successives, mais raconte ici comment les Solovki ont pu être une exception, hélas provisoire, dans une brève période où le régime soviétique hésitait à devenir inacceptable. (Éd. des Syrtes, 74 r. de Sèvres, F 75007 Paris)